

Séquences

Compagna di viaggio

Maurice Elia

Numéro 186, septembre–octobre 1996

URI : id.erudit.org/iderudit/49447ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Elia, M. (1996). Compagna di viaggio. *Séquences*, (186), 34–34.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1996

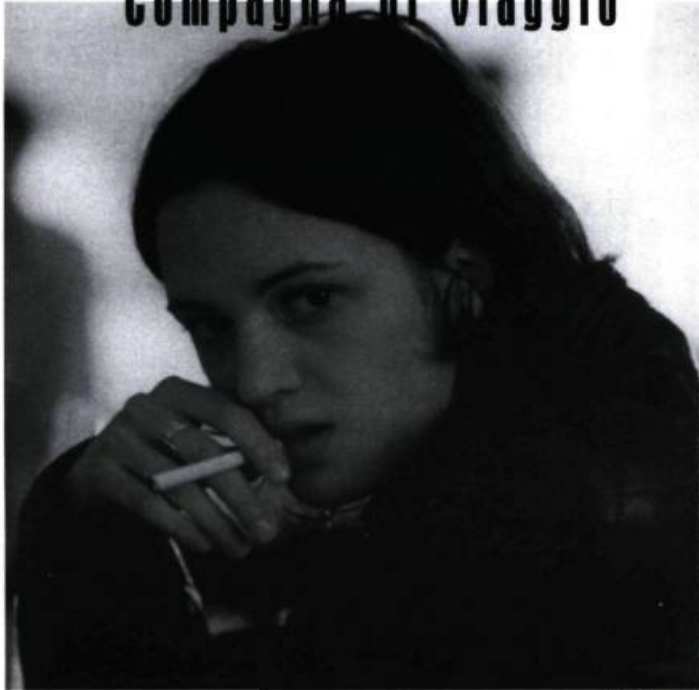
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Compagna di viaggio



Asia Argento

Un bon film, on le sait, se reconnaît d'abord à la qualité de son écriture, comme si son auteur cherchait à se garder, par le scénario, d'une image qui le fascine autant qu'elle l'effraie. Or, Peter Del Monte s'est fait surtout connaître par quelques films esthétisants (*Invitation au voyage*, *Julia and Julia*), qui donnaient plus d'importance à la beauté formelle des images plutôt qu'à la profondeur du propos. C'est pourquoi il a surpris plus d'un cinéphile avec ce récit (qu'il a écrit) d'une jeune fille forcée de gagner sa vie en suivant dans ses pérégrinations insensées un vieil homme (Michel Piccoli, dans un rôle taillé sur mesure) qui a perdu contact avec son environnement et qui, une valise à moitié vide à la main, emprunte des trains en partance pour toutes les directions.

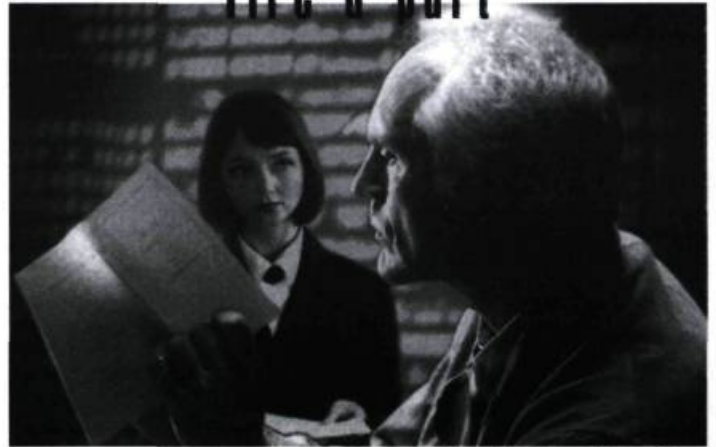
Se méfiant indéniablement cette fois-ci des séductions de l'image qu'il maîtrise pourtant ici avec assez de doigté, Del Monte a mis en scène un film parfaitement écrit, mais écrit pour être vu. Il semble considérer son spectateur comme un être conscient qui comprendra les lignes générales d'un sujet apparemment limpide, qu'il s'applique à rendre réaliste (dans le ton du jeu, du décor, de la parole), tout en se refusant à lui donner des contours précis.

Oeuvre cohérente et sans compromis, *Compagna di viaggio* étudie la relation entre deux êtres que tout sépare et que tout réunit. Détachés du monde, errant à l'infini vers un avenir sans limites et sans attaches, ce sont les laissés-pour-compte d'une société qui semble tout avoir mais ne rien posséder. La fille du vieil homme, par exemple, se rend compte que son mari la trompe, alors qu'il semblait, dans une scène antérieure, parfaitement la comprendre et l'aimer.

C'est cependant au personnage de Cora qu'on s'attache et, par extension, à la remarquable Asia Argento (fille du cinéaste Dario Argento) qui nous offre ici un portrait tout en nuances d'une jeune fille en colère comme on aimerait en voir plus souvent. Les regards de l'actrice, l'accent qu'elle donne à la moindre de ses pensées, l'extrême justesse de son ton font d'elle une comédienne à surveiller.

Maurice Elia

Tiré à part



Maria de Medeiros et Terence Stamp

Jouissant de la liberté de mouvement que pouvait lui procurer un premier long métrage, Bernard Rapp, célèbre animateur à la télé française (on l'a vu de temps en temps sur les ondes de TV5), a décidé d'adapter (avec Richard Morgieue) un roman de Jean-Jacques Fiechter qui se déroule dans les milieux de l'édition. Le résultat: un extraordinaire tourbillon dont le déroulement pourtant linéaire s'apparente à l'implacabilité d'un livre de Patricia Highsmith. Dès les premières minutes, nous sommes plongés dans le feu d'une action largement filmée en intérieurs. Les silhouettes des personnages principaux se précisent vite et prennent corps dès que leurs conflits, leurs doutes et leurs désarrois trouvent leur expression dramaturgique.

Comme contrepoint à la fois exaltant et dérisoire à son désespoir ordinaire (il est cependant devenu riche grâce à des best-sellers populaires), un écrivain français (Daniel Mesguich) vient présenter un ouvrage autobiographique à son ami de longue date (Terence Stamp), éditeur britannique à qui il en a réservé la primeur. Or, ce livre, qui rappelle des événements survenus dans le passé des deux amis, remet en perspective le suicide d'une femme qu'ils avaient tous les deux aimée, mais chacun à sa façon. Un mécanisme de vengeance irréversible naîtra dans l'esprit de l'éditeur qui va, petit à petit, discréditer puis écraser le romancier sous un amas de preuves inventées de toutes pièces et destinées à effacer le Prix Goncourt qu'il aura entre-temps remporté pour l'ouvrage en question.

La profonde fascination du cinéaste pour ses personnages est commu-